

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. Rédacteur en chef
GNAFRON Caissier
MADELON. Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigonique

cascadeur, fouailler et gouailler; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOD. Rédacteur.
CLAQUE-POSSE id.
JÉRÔME id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

QUARANTE-HUITIÈME

AUX GONES DE LYON

Faut pas ren être faignant, les gones, pour abattre ma besogne à dromadaire; maintenant qu'y fait chaud je n'en sue comme un escalier à noyau. Je n'ai monté une pièce ousque gn'y a joliment de longueurs à tramer, le rouleau de dardier est pas prêt de rire: tant plus ça va, tant plus ça s'allonge. Borniclasse que je sis d'aller m'embander dans c'tte boutique! en v'là un plan de vouloir regroller les canailleries du monde! grand benoit, va!

Vous pensez ben, z'enfants, que gn'y a quèques coups de battant à c'tte pièce-là; aussi que je trime, allez. Nom d'un rat! qué besogne; cristi! qué besogne: les fils cassent, les roquets s'éboient, gn'y a de bourrons dans la chaîne, ça bousille en diable, quoi? N'empêche pas que j'ai, tout de même, joliment rangé le ménage de la ville; les pattes à relaver ont z'augmenté. et les buyandiers voulient se mettre en grève, tant qu'on leur z'apportent de linge sale. Les malins font la bête, les gros bargeois rentrent les cornes; gn'y a pus que les gourgandes et ces grandes bugnes de journaliseurs que tiennent tati; mais je leur ficheraï tant de z'ognes, que faudra ben qu'y z'allument le chelu de la vérité dans leurs lanternes, ces grelus de griffardins!

Enfin, ça marche, mais ça irait ben encore ben mieux, si gn'y avait pas les avocats que

bisquent pace que de la magnière que ça retourne y z'auront pas quasiment d'ouvrage. Avé c'tte rebrique de faire rire le monde, ça fait tant de revire-marion, que les genss pensent pus à se déchicotter ni à se crever la basanne; y se la font ben assez peter à feurce de rire. Vous voyez ben qu'on fait plus de z'assassinements en ville; gn'y a plus de Joannon ni de Dumollard. Si Aspe n'avait reluqué ma feuille de chou le soir avant de s'allonger dans son pucier, des z'idées meurtricides ly auriont pas bouligué la margoulette, nom d'un rat!..

Eh ben! c'est justement ça que fait gongonner les avocats et mêmement M'sieu le Procureur en chef, qu'y ne peut pus monter en chaire avé sa grande blaude rouge tramée de vermine pour faire la gniaque aux brigands et prononcer de sarmons pour leur z'y dire en trois points qu'y leur faut couper le cou. Mais ma-foi tant pire si ça le contrasse, moi, ça me botte, et j'ai ben un autre plan encore plus chenu. Je me sis aligné pour faire renifler z'à tous les mamis de l'univers les remanations de c't onguent guignolesque qu'esse le boccon du vice. V'là déjà que le *Journal de Guignol* s'est escanné z'en Alger, z'en Turquerie, dans les îles sauvagines, chez la Mérique ousque les Mauricauds et les Arabes de ces pays-là se délavorent à qui l'aura, et qu'y vont maintenant tous à l'école pour apprendre leur Croix-de-Dieu et se grabotter le menillon en lisant mes gognandises. Je sis ben aussi fameusement reçu à Paris ousque les journaliseurs n'y sont pas de pejus comme ici et qui me font ben peter la miaille, comme M'sieu Monselet, mêmement qu'y m'ont fait aller jusque dans le *Soleil*, et que c'tte semaine la *Presse illustrée* que s'était empatrouillée dans

c'tte histoire d'écheveaux de soie de mon dardier mimeron, n'a pas rien tatillonné; elle a joliment arrapé la balle au bond et elle vous l'a repassée au rouet de son imprimeur qui l'a devidée à ses abonnés sans en faire peter pas seulement une canette.

Tout ça c'est pour vous dire que je fais pas mal mes farettes là-bas; mais c'est pas tout, v'là, l'autre jour, mon cousin de la rue Corche-Bœuf que s'amène avé son baluchon sous le bras: Mon vieux, qu'y me dit, je m'en envas.

— Ah Cristi! que je rebrique, te laches le clocher de Forvières? grande bugne!

— Je pars pour aller tanner le cuir aux Parisiens que sont tous de z'Auvergnats comme te sais, et que se banbannent dans la basouille des sept péchés capitaux.

— Oh! alors, si t'as de dévouement que te fait aller jusqu'à Paris, c'est z'une autre affaire; mais je pense ben que te vas pas couratter jusque là-bas tout seul, et que tu te feras accompagner par Vuillerme et Jossierand? Fais ben attention, au moins!

— Pardienne, mais ça suffit pas, je viens te demander de conseils à toi qu'esses mon frangin de sanque et d'amiquié.

Ça pouvait pas se refuser, z'enfants, aussi que j'ai mis la plume à la main et que je l'y ai z'alligné sus le papier tout ça que l'y fallait d'esplications, que je vas vous repasser si, de fois que gn'y a, vous allez vous autres aussi là bas:

« Recommandements que je donne, moi Jean Guignol, à Jérôme Guignol, mon cousin remué de germain, que son grand, Barnabé Guignol, satinaire en rue de l'Angile, n'était me n'oncle que n'était frère de mon grand à moi, taffetaquier en

magistral, il porte jusqu'au fin fond de sa vie privée son allure digne, et quand il se tourne vers son domestique pour lui demander une assiette, il semble vouloir scruter la conscience de son serviteur.

Ses phrases sont longues, longues; ses gestes sont empreints d'autorité; et pour aller de son domicile au Palais-de-Justice, il prend l'allure de Mathieu Molé, traversant les barricades de la Fronde.

Non content de la gravité que comporte avec elle la toge du magistrat, M. Gilardin y a encore adjoint celle qui découle des palmes académiques, et de temps à autre il prononce à l'Académie de Lyon des discours solennels ou l'ampleur de la forme le dispute sans désavantage à la profondeur des idées.

Sa prose coule tranquille et calme, comme un fleuve d'huile épurée; et ses phrases, longuement cadencées, ont l'air d'être entortillées dans la robe trainante que leur auteur endosse dans les occasions solennelles.

Son discours de réception à l'Académie de Lyon, le 3 février 1857, avait pour objet la *Philosophie de l'Histoire*, et l'orateur, avec une délicatesse de flatterie qu'on ne saurait trop admirer, commençait ainsi:

« L'Académie nous parlera, je l'espère, la témérité d'un pareil sujet. Il semble qu'on ait le droit d'être hardi quand on a l'honneur de lui appartenir, et nous serions excusable devant elle, que le sentiment fier et doux de la confraternité littéraire nous eût trop fait oublier la mesure de nos forces. »

Suivent quelques phrases que j'aurais bien voulu citer aussi; mais le format trop restreint du *Journal de Guignol* ne me permet même pas d'essayer.

Outre ses discours et ses notes, M. Gilardin a encore pour bagage littéraire, un petit opusculé sur un procès qui eut lieu à Lyon, au siècle dernier, et dans lequel un sorcier arriva à découvrir les traces de deux criminels, au moyen de la baguette divinatoire.

En lisant ce petit travail, on sent combien M. le premier président désirerait voir ce procédé reparaitre de nos jours, et quel avantage un infailible morceau de coudrier offrirait sur l'appareil compliqué de la magistrature actuelle.

On prétend que plusieurs juges d'instruction et quelques procureurs impériaux ont été froissés de cette comparaison.

En résumé, la conduite de M. Gilardin est un exemple à suivre; obéissant, en effet, aux traditions de la magistrature d'autrefois, il a compris que l'aridité de la science des lois avait besoin d'être adoucie par la culture des lettres et bien que le rez-de-chaussée du *Journal de Guignol* soit à une assez grande distance de l'Académie, c'est avec joie que l'auteur de cet article peut se dire, en pensant au premier président de la Cour impériale de Lyon:

— Nous sommes citoyens de la même république.

CLAQUE-POSSE.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

PORTRAITS DE FAMILLE.

M. A. Gilardin.

Si, à ce que prétend Ferrault, les fées se réunissent autour du berceau d'un jeune enfant, et en supposant que M. Gilardin ait eu un berceau entouré de fées et qu'il ait jamais été enfant ou même jeune, la douairière de la bande dut lui dire:

— Toi, tu seras magistrat et académicien.

Il n'est pas, en effet, permis de supposer un seul instant que le premier président de la Cour de Lyon ait eu jamais d'autre vocation que la Magistrature et l'Académie.

Rien qu'à voir son air solennel, sa démarche rigide et son allure un peu empesée, il est impossible de ne pas deviner qu'on a en face de soi un de ces hommes à grands discours, qui jugent leurs semblables.

M. Gilardin aurait admirablement fait dans la robe de l'un de ces présidents des parlements d'autrefois; froid,

rue Pisse-Truie avant le siège, sus ce que mondit cousin s'en va à Paris, capital de la France, département de la Seine.

« Premièrement, que t'obliras jamais que t'esses un franc gone de Lyon, un enfant du sabre, vu que t'as été baptisé à St-Paul et ton n'henerable père à St Laurent qu'était la paroisse d'avant la grand-révolution, qu'a z'été démolise par la bande noire de ce temps-là, ça fera que te seras toujours un mami pas panosse et que te te laisseras pas emboîner par les varligoleries de c'tte Babyrone.

« Ensuite te feras ben attention aux voitures quand te te banbanneras sus le boulevard que j'ai manqué d'être écrabouillé toutes les fois que j'y ai traversé.

« Pis après te tâcheras de pas rencontrer M'sieu Chaussemal qu'est le grand entrepreneur de c't endroit et que fiche à bas tous les vieux indifides d'autrefois, même qu'y veut couper la queue au Lusquembourg, un endroit en plein canant, comme qu'y dirait le bois de Rochecardon, si y n'était en ville, que les miaillons avé leurs bonnes et les vieux cavets n'y viennent se banbanner, qu'on va les gandoyer pour y ficher en place de grandes baraques pour faire gagner d'argent aux regrattiers. Te penses ben, mon vieux, que si y ne reluque ton sarsifis, ce M'sieu, ben sûr qu'y te le fera rogner, censément pace qu'y n'est z'à la vieille mode et pas à l'alignement. Te laisse pas faire, nom d'un rat ! Défends ta queue !

« Avé ça faut te dire que gn'y a dans les maisons de particuyers pour embêter le monde, qu'y z'appellent de concièrges, et que t'auras pas de clef d'allée pour rentrer le soir, ce que te feras bisquer les soirs que t'auras pris ton plumet ; mais je pense ben que te sauras te faire respéter, et que tant de coups qu'y te fera chapotter à la porte, tant de coups de picarlat te l'y rendras.

« Mon pauve gone te t'embarques pour un pays que te connais pas, tout rempli de z'écaillés et pavé de noyaux de pêches ; ousque gn'y a ren de bon à chiquer ni à relicher et où on est obligé de vivre de chavasses et de trognons de salade, tant que ton estôme sera pas habitué à c'te cuisine inflammatoire. Mais ça que t'embarlificotera ben pus quand te voudras parler z'au peuple, c'est que t'entendras pas leur charabia et qu'y te comprendront pas non plus eusses. Y te gueuleront : Oh ! c'tte boussolle ! pour dire c'te margoulette ; y z'ouvriront le portail grand comme les arches du pont de la Guillotière quand te leur débobi-neras de chenuses histoires. Faudra donc que te mortifies ce japillage du Gourguillon qu'est si canant et que t'apprennes le leur. Y z'appellent les gones des gamins, les miaillons des moutards, les matefains des crêpes, les grolles des savattes, les équevilles de balayures, le cotivet la nuque, la platine le bagou, les pique-en-terre de volailles, les fiageoles de z'haricots, le corgnolon gosier, les bardoires de z'hannetons, et ainsi de suite ; mais comme t'as de l'aime te sauras ben comme y faut faire ; te leur diras du tien y te diront du leur et ça fera de joignements d'amiquié entre vous autres. N'oublie pas non plus de faire de sarmons de moralisance, de ficher de z'ognes aux pillandrins et aux gourgandes que se sansouillent dans gaillet du vice, de protéger l'innocence et les pauvres mômes ; comme ça quand les gones de là-bas verront que t'esses pas un grand bêta de Polichinelle de deux liards que sait ren que quincer et cogner à attrape que peut, mais ben une fière marionnette pour de bon et qu'a de l'estoc ; et ben, y t'aimeront en plein, te verras, pace que c'est ben de bons zigues tout de même là-bas.

« Après ça si t'as de z'anicroches, t'iras trouver les Lyonnais que sont à Paris pour te donner de z'idées ; gn'y en a que sont de malins, te sais, comme qui dirait Jules Favre ; y a ben aussi M'sieu Descours, mais qui-là c'est un gros qu'esse bâti sus le devant, ça l'empêche de voir ceusses

que sont pas perchés sus de cabelots comme lui. Et v'là.

« Adieu, mon pauve vieux, rappelle-toi toujours les principes de vartu et de tissage que t'as tétés aux nénés de ta patrie natale, n'oublie pas le clocher de Forvières et

« Te n'ami et respétable cousin,

« GUIGNOL. »

Dépêche-à-la-Trique. — A M'ssieu Guignol à Lyon. — Pauve vieux, je sis t'arrivé, je reganise mon ateyer de thiâtre en rue Popincourt, 78, je m'en vais leur jouer le *Pot de confitures* pour leur faire venir l'eau à la bouche. Le p'pa Vuillerme et mami Josserand se portent bien, mais moi j'ai une fringale de loup : rien de bon à chiquer, nom d'un rat ! j'ai pas seulement trouvé de brioches, y z'en font cependant pas mal, mèmement plus qu'ici. A revoir, faut que j'aïlle bajaffler devant ce monde.

COURS INTIME DE SERICICULTURE.

Te souvient-t-il, chère Ninie,
De nos cocons de l'an passé ?
Ah ! comme nous avons dansé
Quand la récolte fut finie !

Il avait fallu travailler !
Nous avions une once de graines,
Que nous fimes, et non sans peines,
Eclore sous notre oreiller.

Tu disais : — « Ils sont froids peut-être. »
Nos deux têtes se rapprochaient,
Et, quand nos lèvres se touchaient,
Nous croyions les entendre naitre.

Un beau jour, les cartons ouverts,
Sortis de leur cachette tiède,
Nous vimes, réclamant notre aide,
Remuer tous ces petits vers.

Nous voilà partis, l'âme gaie,
Roucoulant du matin au soir,
Cueillant au plus ton plein mouchoir
Des frères bourgeons de la haie.

Nous perdions bien un peu de temps,
Jeunes époux de six semaines !
Tous les jours éclosaient les graines
Et les vers n'étaient pas contents.

— « Il ne suffit pas que l'on s'aime,
Dis-je un matin très-gravement.
Travaillons sérieusement,
Car ils dorment de la troisième ! »

Pour la briffe tout alla bien...
Mais c'est pénible, quand on cueille
Tout un arbre, feuille par feuille,
Sans rire ni se dire rien.

Les cocons sont faits ! quelle joie !
Tu les comptais à deux genoux.
Ah ! pour les dames, disions-nous,
En voilà des robes de soie !

Je pus, du bénéfice net,
T'acheter, fier de cette aubaine,
Une belle robe de laine
Avec un beau petit bonnet.

C'est bien cette année autre chose,
Il faut encor plus travailler.
Adieu les vers ; sur l'oreiller
Une autre graine s'est éclose.

L'enfant dort... Viens que nous cueillions,
Pour qu'au réveil son œil s'égaie,
Ces fleurs charmantes de la haie
Que l'an passé nous oubliions !
UN JAPONAIS, de St-Georges.

LA PLUS JOLIE FEMME DE LYON

Je me tromperais bien si, avec un titre comme celui que je viens d'écrire, ce numéro ne se tirait pas à deux cent mille exemplaires au moins.

Il peut se trouver, en effet, des gens sans ardeur belliqueuse qui ne s'intéressent que médiocrement aux armements de l'Europe ; d'autres, sans argent, qui se préoccupent peu des fluctuations de la Bourse.

Mais je défie de rencontrer quelqu'un à qui *la plus Jolie Femme de Lyon* puisse être indifférente.

Ce n'est certes pas vous, Monsieur l'officier, — qui effilez en son honneur la pointe cirée de votre moustache ?

Ce n'est certes pas vous, Monsieur le fabricant, — qui ne demanderiez qu'à lui vendre sans bénéfice la robe de soie qui doit ondoyer contre sa hanche ?

Ce n'est pas vous, jeune rhétoricien, — qui devez vous dire en regardant le pion d'un œil courroucé : — Je composerais pour elle des vers de dix-huit pieds !

Ni vous, honnête bourgeois, — qui, après boire et entre deux petits verres, vous écriez d'un air égrillard : Hé, hé, comme je lui pincerai la taille !

Ni vous, grave magistrat, — qui peut-être feriez plier en sa faveur cette Justice dont la raideur est passée en proverbe !

Ni vous, Madame, — qui aigüisez vos ongles pour lui tirer les yeux !

Ni, ni..., que sais-je encore ?

Ni toi, enfin, journaliste infâme, homme de rien, polisson de la littérature, mauvais chenapan qui murmures d'une bouche haineuse : Je pénétrerais dans sa *vie privée* !

Aussi n'est-ce pas sans une grande hésitation que je me suis laissé aller à publier cet article, car je sais qu'il va faire saigner des amours propres, exciter des haines, des envies, des convoitises, etc.

Mais bah ! je me reprocherais toute ma vie d'avoir, moi journaliste, connu un secret aussi intéressant sans en avoir fait part à mes lecteurs.

La plus Jolie Femme de Lyon... une minute encore pour vous faire apprécier toute la valeur de ma confiance : — il n'est pas inutile de faire ressortir de temps à autre son véritable mérite, car personne ne s'estime autant que soi-même.

Un photographe est venu me voir il y a une demi-heure, et m'a dit d'un ton solennel :

— Voulez-vous êtes un millionnaire ?

Il est certaines questions auxquelles on ne répond pas ; je me contentai donc de hausser les épaules en gardant un silence méprisant pour la naïveté de ce photographe qui aurait été capable de demander à M. de Bismarck, s'il lui plairait d'être empereur d'Allemagne.

Hé bien, continua-t-il, vous possédez un secret qui peut faire notre fortune à tous deux ; donnez-moi le nom de *la plus Jolie Femme de Lyon*, par un moyen ou par un autre j'arriverai à la photographier — ceci me regarde — je loue un magasin qui tiendra tout une maison, je colle un immense écriteau où on lira en lettres de *platine*, s'il vous plaît, car l'or est une chimère :

Ici on voit la plus Jolie Femme de Lyon.

Je fais mes prix :

Dix francs pour voir le nez ;

Quinze pour le nez et la bouche ;

Vingt pour le nez, la bouche et un œil ;

Quarante pour la chute des épaules ;

Cinqu... Je l'arrêtai court ; ces gens-là ne respectent rien, et il y avait là une question de morale sur laquelle je ne transigerai jamais, dût-on me forcer à écrire au *Salut Public*.

CAUSERIE LYONNAISE

La plus Jolie Femme de Lyon — j'y viens enfin — est petite; il lui arrive parfois cependant d'être grande et souvent de taille moyenne; — elle a le nez droit à moins qu'il ne soit retroussé; la bouche petite à ne pas laisser pénétrer une griotte, à moins qu'une pomme reinette ne s'y engouffre sans toucher les lèvres; les cheveux blonds, quelquefois noirs ou châains ou même rouges; les yeux bleus ou noirs, verts ou jaunes; le pied et la main d'une duchesse, parfois d'une lavandière.

Elle est généralement plus grasse que maigre, et plus sotte que spirituelle. On la rencontre beaucoup dans le monde, beaucoup à la ville, et peu chez elle, parce qu'il ne vaudrait vraiment pas la peine d'être la plus Jolie Femme de Lyon pour se cadénasser.

Elle s'appelle, — voilà le moment ou jamais d'avoir des scrupules, — elle s'appelle Antoinette, Eugénie, Louise, Berthe, Laure, Julie, Marie, Jeanne, Césarine, rarement Catherine ou Pierrette, et quelquefois Angélique.

Elle est mariée, naturellement; son mari est riche ou paraît l'être, car il n'y a pas d'exemple que la plus Jolie Femme de Lyon ne dépense pas, bon an mal an, douze ou quinze cents francs de gants. — Elle est destinée à être séparée de corps, à moins que son mari ne devienne idiot, auquel cas elle le fait interdire et l'envoie dans une maison de santé d'un prix modéré.

Maintenant comment est-elle arrivée à cette réputation? rien n'est plus simple.

La plus Jolie Femme de Lyon a un amant; ah! parle bleu! ledit amant est généralement assez sot pour être vantard, et s'en va disant dans tous les cabarets: J'ai le bonheur de connaître intimement Madame une telle, c'est la plus Jolie Femme de Lyon. Des auditeurs naïfs répètent cela dans leur famille, et bientôt Madame une telle passe, dans un cercle de 150 ou 200 personnes, pour la plus Jolie Femme de Lyon.

C'est, d'ailleurs, à peu près la proportion: une plus Jolie Femme de Lyon par deux cents têtes; il y en aurait donc dans notre ville de quinze cents à deux mille.

Je n'ai pas le bonheur de les connaître toutes, mais j'ai soin de prendre note de toutes celles qu'on me cite, et j'en ai déjà une collection assez variée.

NATHANIEL BUMPOO.

Il n'est personne qui ne connaisse le dévouement de Guignol pour ses lecteurs: il sacrifierait, pour leur être agréable, jusqu'à la dernière chemise de Madelon.

Le journalisme est une innovation perpétuelle: nous n'avons pas deux manières de comprendre notre sacerdoce.

Aussi, sous l'inspiration de ces idées généreuses, au moment où tous les esprits sont tournés vers l'Italie et l'Allemagne, avons-nous expédié le plus belliqueux de nos rédacteurs, Rob-Roy, dans le pays où les orangers fleurissent.

Là, grâce aux recommandations émanées des hommes puissants qui nous honorent d'une douce amitié, grâce au traitement d'ambassadeur (100,000 fr. pour trois mois) que notre administration lui a constitué, notre rédacteur pourra s'abreuver aux sources des renseignements officiels: il ne s'achètera pas une visière de képi, il ne se bouclera pas un ceinturon, il ne se brûlera pas une capsule que notre correspondant ne le sache avant tout le monde.

De l'enfant de troupe au général, il connaîtra la couleur de tous les cheveux, la propreté de toutes les mains, la capacité de tous les estomacs et la longueur de tous les nez.

Tout à tour grave ou serein, badin ou sinistre, il saura exciter chez les lecteurs les émotions les plus diverses, tantôt par des récits empreints d'une aimable gaieté, tantôt par la description des horreurs de la guerre.

Au besoin, il saura soutenir dignement l'honneur de son journal et payer de sa personne au milieu du carnage; car en partant Guignol l'a pressé sur son cœur, en lui disant d'une voix mâle quoique émue:

Sois Ecossais comme ton père!

A dimanche la première lettre.

L'Écriture nous apprend que les desseins de l'Éternel sont impénétrables; j'avais toujours partagé cette opinion éminemment agréable en ce qu'elle vous dispense de frais d'imagination; mais aujourd'hui plus que jamais, je suis convaincu. En effet, qui diable aurait pu supposer que le résultat le plus immédiat des préparatifs de la guerre en Italie, eût été de priver Lyon de la majorité de ses plâtriers.

Ainsi va le monde pourtant, et aujourd'hui il serait presque impossible à un grand seigneur d'envoyer nuitamment chercher un plâtrier et de l'amener chez lui, les yeux bandés, et le pistolet sous la gorge; à cette seule fin de lui faire murer dans un cabinet de toilette, une femme adultère ou tout autre chose; ce qui est l'occupation ordinaire des grands seigneurs, d'après les dramaturges du boulevard du Crime. Je recommande à M. de Girardin cette nouvelle preuve des bienfaits que procure la situation actuelle; il aime les idées neuves et originales, et celle-là doit lui convenir.

Maintenant je sais bien que vous me direz que ce n'est pas chose facile pour un locataire de faire murer sa femme dans un cabinet de toilette; si cette fantaisie lui prenait seulement une ou deux fois par an, il se verrait réduit à coucher sur les escaliers, vu l'exiguïté de nos demeures actuelles.

On se plaint chaque jour, du progrès toujours constant que fait la classe des betaires, il faut avouer que si la faute en est à quelqu'un, c'est bien certainement aux propriétaires qui font faire des appartements qui ne peuvent convenir qu'aux petites dames; et voici comment la propriété, sœur de la famille, est cause de la dépravation toujours croissante qui nous ronge, à ce que prétendent les moralistes.

Il est de fait que ces honnêtes industriels ne sauraient trouver en ce moment de ville plus à portée de subir leurs homélies que cette bonne cité lyonnaise; si la civilisation engendre le relâchement des mœurs, il faut avouer que depuis dix ans, nous nous sommes civilisés d'une manière extraordinaire, et au prochain concours, nous pouvons compter sur une médaille d'or grand module.

Cette année a été signalée par l'apparition des paniers à salade; on rencontre chaque jour une certaine quantité de ces véhicules renfermant une cocotte qui, automédon modeste, conduit d'une main malhabile son char dans la carrière; nos vieux canuts se retournent étonnés et ne comprennent rien à ce qu'ils voient; de temps à autre, au détour d'une rue, le bucéphale, mal dirigé, enjambe le trottoir, et le panier va faire rouler au loin l'échoppe d'une marchande de journaux; mais ce sont là des misères, et si le domestique placé à l'arrière n'interpelle pas trop familièrement sa maîtresse maladroite, l'honneur est sauf, et l'équipage continue son chemin.

C'est égal, il me paraît nécessaire de créer une école du soir, destinée à apprendre l'art de guider un coursier, aux filles de concierge qui se proposent de diriger l'éducation des fils de famille. On pourrait y joindre un cours d'écriture et d'orthographe; et un professeur intelligent serait chargé de leur inculquer un formulaire spécial, destiné à leur faire connaître l'art d'écrire les billets doux. Ce seront trois ou quatre places nouvelles à donner dans chaque département, et on pourra en gratifier les jeunes gens de bonne maison qui auront besoin de faire une fin.

Après tout, cette occupation vaudra bien, comme agrément, celle de sous-chef de gare ou de brigadier de chasseurs d'Afrique.

Ici, je sais qu'en bon chroniqueur, je devrais terminer par un mot; mais je préfère vous donner une nouvelle, qui ne peut qu'intéresser au plus haut point la population.

Depuis bien des années, tout le monde était surpris de la prodigieuse dépense d'esprit que faisait M. Paul Sauzet, ancien président de la Chambre des députés, et devant l'admiration que suscitaient ses réparties, on s'inclinait sans murmurer.

Guignol lui-même avait sacrifié au dieu du bon mot et depuis que l'un de ses rédacteurs s'était lié avec M. Sauzet et son fidèle Achate, M. Chantelauze (neveu), il publiait chaque semaine le fruit des indiscretions de Champavert.

Ce torrent d'esprit a enfin laissé violer l'incognito de sa source; et aujourd'hui, comme un mari faisant une scène à sa femme, je puis m'écrier d'un ton convaincu: — Je sais tout!

M. Paul Sauzet a passé un marché avec une société de gens éminemment intelligents et adonnés à la culture du calembour en grand; ils ont établi un tarif ainsi conçu:

Pour un calembour ordinaire.	» fr. 75 c.
Pour un calembour extra.	1 50
Pour un mot fin.	1 »
Pour une allusion politique.	1 25
Pour une malice.	3 »
Pour un mot très-délicat.	5 »

Un reste de pudeur m'empêche de vous donner l'adresse de la maison qui se livre à ce commerce spirituel; et je suis obligé d'avouer que le chef de l'entreprise, auquel j'ai été présenté, ne m'a pas fait l'effet d'un gentleman accompli; il ne portait ni chemise, ni chaussures, et je n'ai pas osé l'interroger à ce sujet.

Et voilà cependant comment se font les réputations. La franchise de mes déclarations ne me rapportera, j'en suis sûr, pas grand chose, et vous allez voir que M. Alexandre Jouve, le rédacteur en chef du *Courrier de Lyon*, va m'appeler: « Contempteur de nos vieilles gloires. »

Ça m'est égal, je suis résigné à tout!

GASPARD.

Avis-Guignol.

☞ **Certain cocodès**, qui se trouvait au stalles (côté gauche) du Grand Théâtre, lundi dernier, est prié par une députation de ses voisins et voisines de modérer sa consommation de patchouly.

* *

☞ **L'incandescence veuve** qui file chaque jour d'un pied léger de la rue Impériale au fond des Brotteaux, est priée de moins accélérer sa course, d'abord parce qu'elle pourrait bien renverser quelque passant, et ensuite parce qu'on ne l'attend pas avec autant d'impatience qu'elle veut bien le croire.

* *

☞ **Vieille bête**, vous voulez donc que Guignol publie votre correspondance amoureuse. Quand on a une tête comme la vôtre, on n'écrit pas à des femmes honnêtes des lettres où l'absurde le dispute à l'ignoble.

DE MAL EN PIS. — DE MIEUX EN MIEUX.

« De mal en pis s'en va le monde! » — Ainsi gémissait un rapin chevelu dont le nez mélancolique se reflétait mélancoliquement dans un mélancolique verre d'absinthe, à trois reprises rempli d'eau (ce qui est une profanation): — « L'art est une fumée, et l'artiste devient un mythe. Noblement déguenillé, j'ai frappé à la porte de « tous les membres de tous les jurys de toutes les expositions, et j'ai été refusé avec une touchante unanimité et une persévérance vraiment romaine. Pour-tant, je brosse tout aussi mal que Courbet et Manet, « voire Monet, ces réalistes du pinceau comme le sont « Offenbach de la gamme et Champfleury de la plume. « La cannelle et le safran l'emportent, et les neuf sœurs « ont pris patente d'épicières au quartier St-Just. « Apollon a hissé Gounod à l'Institut et, montant une « boutique de limonadier, ne tardera pas à professer le « carambolage. Il n'y a de la place au soleil que pour les « heureux qui ont trois fois fait faillite; et les figures rubi- « condes et les ventres de propriétaires ne se déve- « loppent que derrière les comptoirs où s'étalent le mètre « et la balance. Les saines traditions disparaissent. — « Horrible! — Se sentir brûlé, dévoré, carbonisé par le

« feu sacré et être réduit à peindre des jambons aux devantures des charcutiers!! Expositions et jurys, absurdité! — Puviss de Chavannes en est la preuve! — « C'est bleu!! » — Et après avoir caché son front soucieux dans ses mains sales, il chantonna :

« C'en est donc fait, je suis dans la débîne ;
« Oh! pour un rien je me démolirais...
« La chose est facile à comprendre,
« Ma bourse est vide et j'ai le ventre creux ; »

Puis se levant, il prit son feutre,

Dont la pointe aplatie et les ailes baissées
Semblaient se conformer à ses tristes pensées ;

et sortit silencieux et sombre. Nous le suivîmes, Démocrite et moi. Ce désespéré songeait peut-être à la hauteur du pont de la Guillotière et à la crue du Rhône. Démocrite se disposait à lui réciter l'éloquent plaidoyer de Jean-Jacques contre le suicide ; quand nous le vîmes monter chez Antoine d'un pas léger et guilleret. Nous primes place à une table voisine. — « A deux francs, » dit-il au garçon, et comme celui-ci le regardait d'un air dédaigneux, il ajouta : « Je ne suis ni un Lucullus, ni un Sardanapale. Décidément, le monde va de mal en pis! » — C'est le dernier louis de Jacques Rolla, pensai-je..

...A côté de nous vint s'attabler un être animé, de deux mètres de circonférence. — « A cinq francs, comme tous les jours, et de l'Hermitage au dessert. » Le rapin fit un soubresaut. — « De mieux en mieux, » se mit à glapir cet homme ressemblant à un pot à tabac. « L'Italien est en hausse de trois francs ; je réalise un bénéfice net de quinze mille francs. — La bourse, c'est la vie! — « J'ai aisé du drap pendant trente ans. On a prétendu que je détroussais mes pratiques : calomnies! Sur faire sa marchandise et écoulé les rossignols, voilà le génie du commerce. — J'ai joué d'abord à la coulisse. « J'ai ensuite essayé la prime : elle m'a réussi à l'aide de quelques fausses nouvelles adroitement répandues. « Dame! Qui veut la fin, veut les moyens. Ne me parlez pas de vos artistes et de vos écrivains ; ce sont autant d'honnêtes gueux ; ils n'auront jamais de panier-à-salade à remplir de leur corpulence et de leur rotundité. Si j'avais été poète ou rapin, Eudoxie n'irait pas au parc, à la recherche d'un mari, en attelage à la Daumont. Elle s'appellera madame de Tartampion, et portera : d'azur au lion d'or passant, écartelé de gueules, avec des pièces de cent sous brochant sur le tout. » — « Alliance monstrueuse de la noblesse ruinée avec la roture enrichie! » hurla le peintre. — Les deux mètres de circonférence devinrent cramoisis.

« Prenez garde à l'apoplexie, » lui dit Démocrite en riant, et nous sortîmes. Une heure après, nous retrouvâmes ces deux types fraternellement accoudés devant un pot de hière. — « Je vous ferai un portrait, grandeur naturelle, disait le Raphaël ; vous aurez une lyre à la main et Eudoxie de Tartampion vous couronnera de clous de girofle. »

J'appelai Cornichonnette, l'une des prêtresses de ce temple dédié à Cambrinus. — « Qu'en pense-tu? » lui dit Démocrite en lui montrant nos amis, et lui caressant le menton. — « Peuh! fit-elle, le jeune est gentil garçon ; mais je préfère le vieux ; il a des rentes. »

« Pieuvre! » dit le rapin. — Il avait entendu. — Le lendemain il quittait ses pinceaux pour peser de la melle.

« Je crois, dit Démocrite, que cette femme a trouvé le dernier mot de la sagesse humaine. — Des rentes! — Pour moi, l'homme de génie qui n'a pas le talent de faire passer chez lui le Pactole, et le niais parvenu qui croit puiser l'esprit et la noblesse dans ses coffres, sont égaux par le ridicule et méritent bien que Démocrite en rie! »

Jeunes gens! apprenez le système métrique, familiarisez-vous avec la corbeille des agents de change, au tourniquet, et que Mercure, le dieu des marchands et des... pick-pockets vous protège.

MÉNIPPE.

BUGNES A L'EPERON

Au Théâtre des Célestins.

Un disciple de Pipe-en-Bois, prêt à sacrifier un poumon à la noble cause qu'il défend, siffle comme une bande de merles.

Un voisin. — Monsieur, vous m'ennuyez horriblement!

Le disciple, *stoppant le temps de répondre*. — Monsieur vous m'en voyez tout contrit.

Le voisin, *quelques minutes après*. — Monsieur, vous m'embêtez superlativement!!

Le disciple. — Monsieur, hébété serait infiniment plus classique.

Le voisin. — Sacrebleu! vous vous taisez, ou gare de dessous! Vous m'em—merlez, à la fin!!!

* *

Diogène sort d'une réunion soi-disant littéraire, où l'on a la funeste manie de réciter des pièces de vers.

Il rencontre, dans la rue impériale, X..., un de nos bons peintres.

— Mon Dieu! pourquoi ces traits bouleversés?

— Ah! mon cher, soupire Diogène, si tu as à peindre l'emblème de quelqu'un profondément affligé, fais-moi poser! Je suis *las de vers cités*.

* *

— Il est impossible, disait un jour Champavert, que le *Salut Public* conserve longtemps ses abonnés, si M. Linossier continue à rédiger la *Chronique du jour*.

— Parlez-vous sérieusement? lui demanda-t-on?

— Très-sérieusement: Est-ce qu'ils ne sont pas chaque jour exposés *aux maux de la fin!*

GNAFRON.

THÉÂTRE.

Grand-Théâtre. — Le *Mangeur de fer*, drame en beaucoup de tableaux, par Edouard Plouvier.

Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir mis au monde une romance plaintive, intitulée: *Les quatre âges du cœur*, et qui débute ainsi :

« Petit enfant, j'aimais d'un amour tendre,
« Ma mère et Dieu, saintes affections.
« Puis mon amour aux fleurs se fit entendre,
« Comme aux oiseaux et comme aux papillons... »

pour s'en aller chercher dans Balzac, le type impérisable de Vautrin, et le découper au goût des habitués du boulevard du Crime.

Décidément, nous l'avons déjà dit du reste, le siècle (pas le journal) est aux forçats; ils trônent au sous-sol du *Petit Journal*, avec Rocamboles; on publie dans le *Soleil* et dans l'*Événement* deux histoires dont les scènes se passent dans les cabinets de juges d'instruction; les *Nouvelles* publient un roman qui a pour titre *Le banquier des voleurs*; en un mot on s'en occupe partout et il était juste que le théâtre, miroir des mœurs, mit à son tour en scène, un de ces cocodès de Toulon.

Le *Mangeur de fer* est un drame qui n'est ni meilleur ni pire que la plupart de ceux qui l'ont précédé; bien que les journaux de Paris aient lâché à son sujet le mot de chef-d'œuvre; on y retrouve comme d'anciennes connaissances, ces vieilles ficelles classiques qui font la gloire de la maison Dennery; il y a surtout certaine lettre qu'on laisse tomber à propos et qu'un grand seigneur, soupçonné d'assassinat, sait ramasser à temps pour éta-

blir son innocence: nous avons revu cette lettre avec émotion; il y a bien longtemps que nous la connaissions.

M. D'Herblay a engagé pour les représentations du drame de l'auteur des *Quatre âges du cœur*, deux artistes parisiens qui en remplissent les deux rôles principaux, M. Luguët et Mlle Duverger.

Mlle Duverger a une réputation énorme comme actrice à diamants. Elle a, prétendent ses amies moins de brillant dans son jeu qu'à ses oreilles; et à la première représentation, la haute et basse cocotterie s'était donné rendez-vous pour voir les cailloux scintillants. Ces dames ont été trompées dans leur attente, et Mlle Duverger, s'est contenté de jouer sans beaucoup d'originalité le rôle de Diane. Ses toilettes tapageuses feraient peut-être un certain effet aux courses de Vincennes; mais les modes de 1866 ont paru assez ridiculement placées sous Charles X — la scène se passe en 1828 — alors que les autres acteurs cherchent dans la mesure de leur garde-robe, une certaine vérité de costumes.

M. Luguët est un acteur de mérite, qui remplit avec succès le rôle du *Mangeur de fer*; son talent au point de vue des changements de costume et d'accent, ferait honneur à un véritable criminel poursuivi, et il n'aurait qu'à relire le Père Goriot et l'arrestation de Vautrin dans la maison Vauquier, pour être parfait dans le tableau qui représente son arrestation au cabaret du Soleil Rouge.

Mlle Smith apporte sa conviction habituelle dans le rôle de la fille du duc; M. Laty, ne m'a jamais fait l'effet d'avoir bien fréquenté les substituts qui ont d'autres allures que les siennes; M. Train est assez faible, bien qu'on puisse reconnaître que cette année, il a l'air un peu moins embarrassé que l'an dernier; M. Lebrun est bon dans le rôle d'un agent de police, qui se déguise en femme pour reconnaître celui qu'il doit arrêter.

Si les comparses apprenaient à danser, ce ne serait pas un mal, et il nous semble que les rôles inférieurs devraient être mieux interprétés qu'ils ne le sont.

Le public lyonnais ne se porte pas en masse aux représentations du *Mangeur de fer*, et si M. D'Herblay voulait donner un attrait de plus à son spectacle, il pourrait faire exposer au foyer pendant les entr'actes et dans un aquarium *ad hoc*, les fameux diamants; il y aurait foule.

Nous sommes heureux de lui faire hommage de cette idée que Barnum n'aurait certes pas dédaignée.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Tiens-Tati. — Nous connaissons la chose, et à un moment donné, cela pourra servir.

Bouche-Tordue. — Bien que le ton de ta lettre ne soit pas des plus aimables, nous te dirons que nous n'avons pas reçu la missive en question, ce qui fait que nous n'avons pas à y répondre.

Rude-Ecorce. — S'il n'y avait que l'écorce de tude, ce ne serait rien, mais ta plume l'est trop aussi; adoucis un peu, si tu veux voir le jour.

Zizi-Fanfan. — Trop de voirie pour un journal non timbré.

Plumepatte. — Merci, Guignol a cloué ton Babouin au mur de sa suspenle.

Philos. — Merci, ami; malheureusement nous ne pouvons faire des articles sur nous-mêmes; les gones ne manquent pas.

Vermus. — Nous ne pouvons que te remercier de la bienveillance, mais nous ne sommes guère négociants, et ne saurions pas nous tirer d'affaires.

Lecteur assidu. — Tu as bien raison et nous sommes de ton avis; seulement, c'est déjà bien joli d'avoir dit la moitié de ce que nous voulions dire; l'autre moitié n'aurait jamais pu passer.

Brisemiche. — Les vers ont besoin d'être refaits; merci, cependant, pour l'idée qui est bonne et que nous verrons à utiliser.

Coquelicot. — Comme il ne faut pas annoncer ces choses-là sans les avoir vues, nous ne pouvons le faire sans en être bien sûr.

X. Y. Z. — La dimension et la nature de votre article ne nous permettent pas de l'insérer; à dater de lundi, vous pourrez le retirer. Pour cette fois, nous faisons en votre faveur une exception à nos habitudes.

Méripp. — On peut te plaindre, mais on ne t'en estime pas moins. Viens voir le p'pa qu'Embaume, c'est un bon gône, il te recevra le matin quand tu voudras.

Le Gérant, E. THOMAIN.